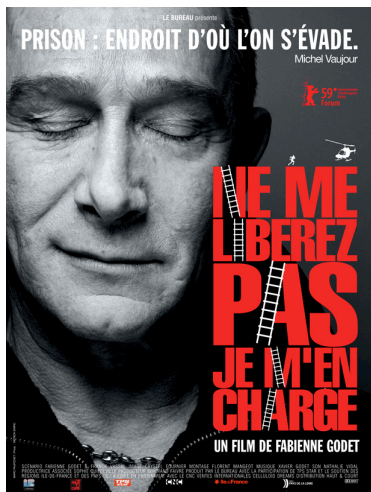


NE ME LIBEREZ PAS JE M'EN CHARGE – FABIENNE GODET – 2008



Fabienne Godet restitue le témoignage de Michel Vaujour (né le 16 janvier 1951), ancien braqueur fiché au grand banditisme, qui en l'espace de trente-trois ans (de 1970 à 2003) a passé 27 ans en prison, dont 17 en cellule d'isolement. En septembre 2003, il obtient une libération conditionnelle. Au-delà du récit de ses cinq évasions successives, de plus en plus spectaculaires, et de ses cavales, c'est surtout l'itinéraire personnel d'un homme hors du commun, doté d'une force de caractère rare, qui est retracé avec précision, justesse et sensibilité. Le film montre la transformation d'un homme qui puise dans son immense réserve d'énergie intérieure pour se libérer de l'enfermement qu'on lui impose puis de la paralysie et, surtout, de lui-même, pour retrouver la liberté et un sens à sa vie.

Ce film est une œuvre importante à plus d'un titre :

- Sur le plan cinématographique et artistique : il appartient au genre **documentaire** dont les élèves sont peu familiers, en particulier dans les salles de cinéma. Pourtant le documentaire de cinéma traite des questions fortes de l'actualité et qui concernent l'humanité avec un vrai point de vue et en prenant le temps de travailler sur un sujet.
- Sur le plan humain : il engage des questions fondamentales pour chacun d'entre nous : liberté, combat, sens de la vie...
- Ce film s'inscrit dans les préoccupations de nombreuses disciplines d'enseignement.

Il faudra faire attention, dans l'analyse, à ne pas dissocier la forme du fond : en effet, le parti pris cinématographique, le choix du cadrage tout autant que le montage, sont révélateurs d'un sens et d'une éthique.

Propositions de travail avant la projection

Ces « pistes » ne sont ni exhaustives ni exclusives. Elles viennent en complément des propositions du document d'accompagnement, dont la lecture demeure indispensable. Elles ne sont pas non plus des « prescriptions » : chacun pourra y puiser à sa guise et les compléter. L'avant et l'après séance, que l'on a distingué pour la lisibilité, peuvent s'exploiter librement en se croisant différemment

1. Travail sur le titre et l'affiche

Le titre : (avant de donner la fiche élève) quelles sont ses implications, ses connotations ? Quelles hypothèses formuler sur le contenu, le genre du film ? Remarquons qu'il s'agit d'un titre long et qui peut renvoyer à une fiction, pourquoi pas « policière ».

L'affiche : On pourra distinguer deux temps :

- observation/description « fines » de l'affiche (apprendre à regarder) : construction/composition graphiques ; textes/image(s)...
- interprétations et hypothèses.

Là aussi, l'affiche, très bien construite, semble renvoyer, dans un premier temps, à l'univers du polar : graphisme du titre, en rouge ; échelle dans les caractères ; alors que le visage en noir et blanc est d'autant plus énigmatique que le personnage (est-ce le signe d'une introspection :

« sourire intérieur » ?) a les yeux fermés... et livre ainsi le caractère paradoxal du film et du personnage.

2. Présentation de la réalisatrice, de son itinéraire, de sa filmographie (si on le juge nécessaire)

Fabienne Godet a une formation de psychologue (élément important pour son travail dans le film) et elle a exercé ce métier dans différentes institutions. Elle a réalisé un premier court-métrage (*Un Certain goût d'herbe fraîche*, 1994, 18 minutes, noir et blanc) sur le thème de la prison. Elle a également réalisé une fiction (*Sauf le respect que je vous dois*, 2005, 1 h 30, avec Olivier Gourmet) sur le thème de la souffrance au travail et un documentaire TV, *Le Sixième homme*, consacré à Dominique Loiseau, policier accusé, à tort, de corruption. Ce dernier travail lui a permis de rencontrer Michel Vaujour. A noter que cette « affaire Loiseau » a servi de base à la fiction d'Olivier Marchal, *Trente-six quai des orfèvres* (2004, 1 h 50 avec D. Auteuil et G. Depardieu).

(Des recherches sont possibles sur Allociné.)

3. Présentation de Michel Vaujour (si on le juge nécessaire).

4. Le genre documentaire :

Définition du mot ; partir du savoir des élèves pour poser les grandes lignes de la problématique du genre, sur laquelle on reviendra en détail après la séance. Le genre est multiple et les frontières entre reportage et documentaire sont à cerner précisément. Le documentaire au cinéma (différences cinéma/télévision.)

Référence possible accessible aux élèves :

Jean BRESCHAND : *Le Documentaire*, 2002, Edition Cahiers du cinéma (Petits cahiers) / CNDP (8,95 €)

Propositions de travail après la projection

On peut travailler « à chaud » sur les réactions/questions des élèves en organisant un **débat** à la fin de la séance, dans la salle de cinéma.

En classe, on pourra **repartir des hypothèses émises** lors de la préparation de la séance en les confrontant à la réalité du film : cela peut-être l'occasion de « **relire** » **le titre et l'affiche**.

On étudiera la **construction** du film, son organisation.

L'approche du **travail documentaire** de la réalisatrice et de sa méthode est essentielle. Elle livre au spectateur une œuvre cinématographique particulièrement originale et sensible. (Une œuvre d'art ?)

On pourra partir du recensement du **type d'images** (différentes images de M. Vaujour, photographies, archives, nature, paysage, routes...) **et de sons utilisés** (voix, dont archives, bruits, musiques.)

Ensuite on pourra travailler sur le **dispositif** mis en place par Fabienne Godet en analysant la **séquence d'ouverture** du film (DVD prochainement disponible) qui installe les choix narratifs et esthétiques du film (début du film à 5'40), et cela autour des quelques points développés plus loin :

- a. Ce qui fonde l'originalité du film : le **très gros plan** dont la citation de Béla Balázs (*Le cinéma, nature et évolution d'un art nouveau*) vient illustrer le sens profond « Non seulement le gros plan a élargi l'image que nous nous faisons de la vie, mais de plus il l'a approfondie. Le gros plan ne se borne pas à montrer de nouvelles choses, il en révèle le sens ».
- b. Le silence cinématographique peut-il révéler la voix intérieure ?
- c. L'image d'archive comme accréditation d'un récit biographique hors champ.
- d. Le travelling dans les plans narratifs comme illustration de la fuite.

Analyse de la séquence d'ouverture

- Production et éléments de générique sur fond noir, alternant avec apparition d'un bruit de vent et d'une voix off masculine inconnue dont les premiers mots sont « Faut-il que je dise toute les vérités ? » : le problème central du film est posé par cette question de la vérité et de la mise à nu, de la parole aussi. Michel Vaujour est un homme de parole, dans tous les sens de cette expression. Cela installe également une « écoute », celle du spectateur et celle de la réalisatrice (qui apparaît dans l'image, de temps en temps). C'est l'occasion de dire que le film nécessite une grande attention (respect de la parole de l'autre) ; même si les mots de Vaujour sont simples et directs, sa parole est dense et ce qu'il évoque souvent profond. En tout cas, ils sont très importants pour lui : « Ces mots, je les ai répété pendant 27 ans, je les connais par cœur ». La voix pose aussi les thèmes de la mort/de la vie, du goût de la vie : « Je vois les futurs morts dans les vivants qui sont devant moi ». « tristesse, non... mais franchement, s'il y en a un qui remercie la vie, c'est moi ». Cette voix donne le ton du film : un retour sur le passé sans gloriole ni nostalgie, mais sous la forme d'un cheminement intérieur.
- Après le titre, noir, puis très bref fondu à l'ouverture sur un **très gros plan** d'un visage toujours inconnu. Ce type de plan est très fréquent dans le film, comme si la réalisatrice voulait scruter au plus près le visage et le regard de Michel Vaujour. On pourrait dire aussi que ce type de cadre enferme le personnage, mais en fait le gros plan « élargit l'image que l'on se fait de la vie ». La voix synchrone évoque la solitude et les conditions d'emprisonnement : « un cube de béton, 9 m² quoi... enfermé 17 ans comme ça ». dans la continuité du plan zoom arrière qui élargit légèrement le cadre sur le visage. Le regard est dirigé vers la gauche, vers la réalisatrice qui est tutoyée. Le **plan séquence**, sans montage, prend le **temps** d'écouter, en conservant les silences, les moments de réflexion. D'ailleurs Michel Vaujour fait écouter le silence, celui de la solitude et de l'enfermement et nous l'écoutons tous avec lui. « Tu penses et t'apprends les choses par tout ce qui te manque (...) Il te manque des choses, simplement toucher quelqu'un. ».
- Fondu au noir. Sur le noir arrivée d'une musique (**piano**), puis ouverture sur une série de plans en travelling (vus d'un train) sur des paysages de plaine déserte. Visage de Michel Vaujour (assis dans un train) en gros plan, avec en surimpression à droite, des images de lui, jeune, images d'archives filmées lors d'un de ses procès, comme si l'homme de 58 ans se regardait jeune. Un montage de voix d'archives (radio ou TV) nous donne son identité et rappelle ses évasions, ses démêlés avec la justice et son enfermement (jusqu'en 2015.) retour de la voix de Michel Vaujour (off) qui évoque son mariage avec Jamila (1999). La surimpression a disparu, Michel Vaujour ferme les yeux, comme s'il rentrait en lui-même et dans ses souvenirs. Alternance de vues de paysage et de très gros plans du visage pendant que la voix explique le travail en vue de la libération conditionnelle.
- « Dans ce genre de jeu, il y a une telle adversité que tu peux pas... tu peux pas mentir ».

Cette séquence pose donc bien à la fois les choix formels en terme d'image (Très gros plan frontal, images d'archives, vues de paysage) et de sons (voix off ou synchrone, voix d'archives, musique) et les enjeux narratifs (récit d'un itinéraire, question de la vie et de la mort, de la vérité et du mensonge).

Au-delà de l'étude d'une séquence (d'autres choix sont possibles : scènes avec la mère, scènes avec des amis, scènes avec les neveux, moments avec des images d'archives... Dans un grand film, tout moment, quel qu'il soit, fait sens ; il n'y a pas de « creux ») on sera attentif :

- Au travail du montage/mixage : enchaînement des plans, rapports sons/images, rôle et apparitions des musiques, place et sens de certains effets de ralenti.
- Au travail du cadre : comment la cadreuse (qui était aussi preneuse de son, Fabienne Godet a travaillé en équipe très réduite) a su capter les expressions et les gestes de Michel Vaujour. Importance du très gros plan qui pour Fabienne Godet, « scanne les visages et invite le spectateur à prendre sa place ».

Sens de la série de photos finale avec cette remontée vers l'enfance ?

Cela pourra déboucher sur une **comparaison avec les productions télévisuelles** (journaux, reportages, magazines qui manquent de temps et imposent une lecture du monde au lieu de le regarder et de l'écouter.) Plus loin, on réfléchira à la question de **l'éthique de la réalisatrice** (et de tout documentariste) : sa position dans le film, la manifestation de son point de vue.

Liens possibles et comparaison avec **d'autres films** : *Adieu l'ami* (Jean Herman, 1968, 1 h 55, avec A. Delon), cité par M. Vaujour, *Le Samouraï* de Jean-Pierre Melville (1967, 1h 45) ; plus près des élèves : *Un Prophète* de Jacques Audiard (2008, 2 h 35 – remarque : ce film est assorti d'une interdiction aux moins de 12 ans : sens ?) On peut travailler sur le mythe cinématographique du gangster au cinéma et avancer sur une comparaison entre fiction et documentaire. Fabienne Godet refuse le spectaculaire et ne s'intéresse pas d'abord aux évènements de Vaujour : ce sont les journaux TV (images d'archives) et les journalistes qui en font des événements « cinématographiques. »

Michel Vaujour, dans sa jeunesse, a vu *Adieu l'ami* et s'est laissé prendre à cette mythologie. Mais plus tard, quand Fabienne Godet lui demande ce qu'il dirait à un jeune qui voudrait s'engager dans le banditisme, il répond : « Qui je suis, moi pour donner des leçons... mais je dirais, vas-y si t'as les couilles... mais **c'est pas du cinéma** ».

Pour une approche à caractère cinéphilique

Le dépouillement de la mise en scène et la solitude du personnage comme objet même de la narration autorisent un rapprochement avec *Le samouraï* de Jean-Pierre Melville (1967). On peut, par exemple, comparer la façon dont Jef Costello, le tueur à gage interprété par Alain Delon dans le film de Melville, observe son environnement et le degré extrême de concentration auquel Michel Vaujour s'efforçait d'atteindre dans ses très longues périodes d'isolement : « Je me mettais face au mur, je fixais un point et comme dit le Maître Zen Deshimaru, je rentrais dans mon cercueil ».

On peut aussi considérer le film de Fabienne Godet comme constituant un contrepoint au biopic en deux parties de Jean-François Richet consacré à Mesrine : *Mesrine, l'instinct de mort* (octobre 2008) et *Mesrine : l'ennemi public n° 1* (novembre 2008). Ces deux films sont sortis en salle quelques mois avant celui de Fabienne Godet (avril 2009).

Liens possibles avec des **matières enseignées** :

- Français : la question du portrait, de la biographie, de l'autobiographie, du récit de vie. Relation avec des lectures possibles : Vautrin (Le Père Goriot), Monte Cristo, Le Joueur d'échec (Stephan Zweig)... Les personnages de bandit dans le roman... Réflexion également sur la fascination que peut exercer la présence magnétique de Michel Vaujour et sur les problèmes, y compris moraux, que pose cette fascination. Le parcours initiatique / le roman d'initiation.
- ECJS : la prison, la justice. La prison comme « fabrique » de récidivistes » et comme « centre de formation » pour délinquants. L'escalade de la violence et du banditisme. Au départ Michel Vaujour n'est qu'un petit voyou et pour lui « la prison c'est l'ENA ». Question du suicide en prison.
- Philosophie :

Remarques sur les enjeux éthiques du film.

Ne me libérez pas, je m'en charge est un film sur « le métier de vivre », selon la réalisatrice.

Le questionnement éthique concerne aussi bien – mais très différemment – le travail de Fabienne Godet, réalisatrice, que le personnage de Michel Vaujour.

En quoi l'esthétique de *Ne me libérez pas, je m'en charge* est-elle indissociable d'une éthique ?

Le film documentaire est un genre dans lequel les questions éthiques se posent avec une acuité particulière (pensons à *Shoah* de Claude Lanzmann, à *S21* de Rithy Panh, ou, dans un registre très différent, à *La Vie moderne* de Raymond Depardon). Fabienne Godet inscrit clairement son film dans une perspective éthique. A quoi cela se marque-t-il ?

- Refus du sensationnalisme (un peu comme Nanni Moretti quand il fait un film sur Berlusconi) alors que le sujet s'y prête à l'évidence. Fabienne Godet : « De toutes ses évasions, la plus célèbre – l'hélicoptère à la prison de la Santé en 1986 – est pourtant celle qui m'intéresse le moins. Elle est sa légende, qui éclipse tout le reste. Dans le film, cette légende est prise en charge par les journaux télévisés, dont je montre des extraits de l'époque, et qui parlent tous du caractère cinématographique de ses évasions. Or mon film ne relève pas de ce cinéma-là, il en prend le contrepoint. »
- Recherche d'une vérité existentielle du personnage, loin des mythologies convenues liées au milieu du banditisme (fraternité d'armes, etc.).
- Refus de l'hagiographie : Michel Vaujour n'est pas dépeint comme un martyr des Quartiers de Haute Sécurité (QHS) qu'il découvre à l'âge de 24 ans et dans lesquels il passera pourtant 17 années de sa vie.
- Permettre à une parole d'advenir et refuser la posture explicative omnisciente qui est celle du reportage télé : pas de voix off prétendument objective, respect des silences inhérents à toute parole vraie, peu de questions inductrices.
- Permettre à Michel Vaujour, au travers de sa narration, de se réconcilier avec sa propre histoire. Fabienne Godet cite Boris Cyrulnik : « Le récit n'est pas le retour sur le passé,

c'est une réconciliation avec son histoire. On bricole une image, on donne une cohérence aux événements, comme si l'on réparait une injuste blessure. »

- Assumer une certaine subjectivité du regard.
- Procéder à des choix formels comme celui qui consiste à ouvrir le film sur un écran noir : « Commencer dans le noir, c'est convier d'emblée le spectateur à se mettre en situation d'écoute (non de jugement) » (Fabienne Godet)

Bien sûr la question se pose de savoir si Michel Vaujour ne manipule pas la réalisatrice. Fabienne Godet déclare à ce propos : « Quelques personnes m'ont dit : c'est un séducteur, il joue. Ce à quoi je réponds : il ne joue pas, il est. » D'une façon plus générale, on peut s'interroger sur la fascination exercée par Michel Vaujour sur les personnes qui l'ont côtoyé – sur les femmes en particulier : « Aux procès, les juges ont essayé de faire dire à Jamila comme à Nadine qu'elles avaient été manipulées – ce qu'elles ont récusé avec une fermeté admirable », déclare Fabienne Godet. De même on peut s'interroger sur la fascination exercée par le personnage sur le spectateur.

En quoi pouvons-nous dire que Michel Vaujour expose une éthique qui, dans la forme finale qu'elle revêt, force le respect ?

Si par « éthique » on entend une discipline personnelle articulée à une idée de ce qui constitue la dignité de l'être humain, alors il ne fait aucun doute que Michel Vaujour est porteur d'une éthique. Celle-ci présente les caractéristiques suivantes :

- Refus de ce qui peut le distraire de son objectif : la liberté (Mais de quelle liberté/libération s'agit-il ? cf. infra)
- **Quête de sens qui sera d'abord vécue dans la confrontation avec les limites que nous imposent la vie sociale** au travers d'un certain nombre d'actes de délinquance de gravité variable, **puis dans la confrontation avec les limites qui sont celles de la vie elle-même** au travers du banditisme et de la prise de risque extrême que sont les braquages ou les évasions de prison (« J'avais besoin d'un sens pour vivre. J'avais tout durant les années de cavale. Mais il manquait quelque chose. La seule chose qui me faisait vibrer c'était la mort. Je recherchais les situations limites où je pouvais être tué. J'étais dans la toute-puissance. Il n'y avait jamais assez. Ça n'était plus pour l'argent. Qu'est-ce qu'un braquage ? Tout est normal dans la vie et tout d'un coup tu es le maître absolu de ce petit espace-temps là. »). **Cette quête va progressivement s'intérioriser** et permettre à Michel Vaujour de rejoindre l'autre bord de la vie, celui que longent les gens normaux, mais avec cette différence capitale que Michel Vaujour est d'une certaine façon passé par l'expérience de la mort pour l'avoir frôlée toute sa vie et pour avoir pris une balle dans la tête.
- Volontarisme qui lui permet de se rééduquer, seul, après son hémiplégie : « L'humanité, dit-il, je l'ai réapprise en rampant par terre ».
- Travail, par le yoga et des techniques de « voyage intérieur », qui lui permet de ne plus dépendre des autres et de se soustraire à leur emprise.

Cette éthique de l'extrême qui se construit dans l'isolement radical est évidemment en rupture avec la morale sociale et constitue même une menace pour celle-ci. Cette éthique est aussi, pour une part, une mystique.

Ce film peut être l'occasion de conduire une réflexion sur la liberté.

1. La notion de liberté – ou plutôt de libération – est présente dans le titre du film lui-même.
2. Le parcours de Michel Vaujour le conduira à expérimenter et redéfinir des figures de la liberté aussi différentes que **le goût animal de la liberté** lorsque lors d'un contrôle routier par des policiers, n'ayant ni permis de conduire ni assurance, il s'échappe à travers champs et plonge dans la Saône, **une recherche plus intérieure de la liberté qui exclut toute compromission avec le monde et les autres** : « Je n'avais plus besoin de rien... On n'avait plus de prise sur moi... J'étais devenu un véritable prédateur », **une exigence maintenue de liberté qui prend la forme d'une réconciliation avec le monde et les autres** (cette liberté il la doit pour une part à une ascèse personnelle et pour une autre part à l'amour que lui porte Jamila et à l'engagement radical dont celle-ci a fait preuve pour arriver jusqu'à Michel Vaujour).

Conclusion

Il s'agit donc bien d'un film important qui engage des réflexions à portée universelle sur l'humanité et le sens de la vie mais aussi sur le cinéma en tant que moyen d'expression artistique qui donne un point de vue sur le monde.

Ressources proposées par le distributeur (Dossier de presse, bande annonce, photos) :
<http://www.hautetcourt.com/fiche.php?pkfilms=149>